L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

BUREAUX No 73, rue de Chartres, | NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 22 AOUT 1865. | Entre les rues Bienville et Conti

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI MATIN, 22 AOUT.

A la Deuxième Page, on trouvera :
Le Feuilleton,
Des ventes par le shérif,
Et des ventes par des encanteurs,
Ainsi que nombre de nouvelles annonces.
Et à la 3me page, des annonces en français.
Le départ des bateaux et navires.

PAROISSE DES AVOYELLES.

M. GUERINEAU, de Marksville, est l'agent de l'*Abeille* pour la paroisse des Avoyelles.

Ventes à l'encan de ce jour.

Pour l'heure et les détails, voir aux annonces

Par le Shérif, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, tous les meubles, 10 ans, &c., à un pendre devant la Sixième Cour de District sur une réclamation de $ 2 [illegible].

Par D. E. Murphy—Tout le reste de stock de L. S. Fobler, consistant en coutellerie, quincaillerie, &c., et les instruments du magasin Nobel, rue Vieille Levée.

Par la même, sur la Levée, au pied de la rue de la Cl[illegible]—Foin.

Par J. P. Boisson, au coin des rues Marais et Gravier—Sucre, farine, savon, &c.

Par S. Roger & Co., à leurs salles d'encan—Marchandises sèches.

Par O. Vaslon, rue Annunciation, Nos 34 et 35—Fauteuils, meubles, graisse, bourre, poumons de lièvre, &c., et chevaux.

ARRIVAGE DU NORD—Le Morning Star, parti de New York le 12, est arrivé hier soir à 9 heures avec une forte cargaison et un grand nombre de passagers dont on trouvera la liste nominale dans le coté suivant de l'*Abeille*.

Projet de voyage du président Johnson en Virginie.

Les dépêches reçues directement du Nord nous parlent d'une visite que le président Johnson, accompagné du secrétaire de la guerre Stanton, doit faire prochainement à Richmond dans un but tout gouvernemental. L'excursion tiendrait à prendre sur les lieux des renseignements directs sur la situation vraie des affaires en Virginie, pour adopter ensuite une politique fixe à l'égard de cet Etat. Ce voyage s'accomplirait-il ? Ce serait fort douteux s'il n'avait pas été question de M. Stanton à l'occasion de ce projet de visite. M. Stanton, pour ce qui concerne les affaires de l'intérieur, occupe depuis longtemps le premier plan dans le cabinet de M. Johnson, nous devrions dire plutôt dans le cabinet continué de M. Lincoln, et M. Stanton n'est pas homme à laisser la politique dormir. Sans opinion arrêtée sur la manière de traiter les difficultés du moment, et dans notre responsabilité que celle d'un agent supérieur très puissant, le secrétaire actuel de la guerre, plus confiant dans la pratique des expédients que dans celle des principes, est toujours disposé à renverser brusquement les obstacles qu'il ne saurait tourner ou éviter, et les dangers qu'il ne saurait conjurer ou combattre. Primitivement homme de congrès, M. Stanton est devenu passagèrement homme de guerre, et les habiletés qu'il a prises en exerçant le vaste pouvoir que M. Lincoln lui avait confié, d'où pu faire de lui un conseiller bien pacifique. On éprouverait moins de craintes pour les libertés de la Virginie si le Président, dans sa tournée, était accompagné d'un autre personnage.

Les difficultés signalées dans les affaires de la Virginie viennent de circonstances particulières à la situation de cet Etat. Comme tous les autres Etats du Sud, il a été certainement conquis, mais non dans la totalité de ses limites. Il fut divisé, dès le début de la guerre, par la différence des intérêts et des principes : le nord-ouest de la Virginie est resté indépendant et libre, et c'est le gouverneur de cette partie qui gouverne aujourd'hui tout l'ancien Etat réuni, sinon reconstruit.

Evidemment les mesures exceptionnelles, que des raisons de nécessité pourraient dicter à l'égard de la partie dont un gouverneur convenable à la partie Nord de l'Etat, le gouverneur Pierpont qui va venir de la partie Nord de la Virginie, ne saurait rien imposer aujourd'hui et le Nord et le Sud, doit être naturellement plus enclin au libéralisme qu'à l'arbitraire. Aussi c'est-il montré jusqu'à présent tolérant, conciliateur et libéral. Le gouverneur Pierpont, on le voit aujourd'hui, était resté citoyen pendant la guerre et les franchises municipales et électorales qu'il respectait dans son étroite section, devraient être, selon lui, maintenues également pour toutes les autres. C'est le thème sur lequel il a toujours jusqu'ici dans toutes ses relations avec l'extérieur. Bien qu'universel, le gouverneur Pierpont n'a pas cessé d'être Virginien, et c'est la reconstruction de l'Etat par la liberté qu'il demande, et non sa restauration par des moyens exceptionnels et oppressifs.

C'est vers ce dernier point qu'incline le président Johnson, et l'extension donnée par lui au gouvernement sectionnel de Pierpont ne permet pas d'en douter. Mais la Virginie est fière, presque aussi fière dans sa défaite qu'elle en pu l'être dans ses triomphes, et tout Virginien est Romain sur le sol de la Virginie. Un pareil Etat, avec ses hautes traditions, prétend à commander le respect de tous, et la première preuve de renaissance qu'il donne après la guerre est une preuve de liberté, non pour fronder, résister, se soulever de nouveau ou conspirer, mais pour témoigner uniquement de son existence. Ce sentiment est noble : il a dicté le choix des candidats pour les élections municipales, il en a fait le résultat et, suivant nous, n'résultat est plus favorable à l'Union qu'un résultat contraire. Les valeureux en effet n'auront pas l'emporter que par l'abstention de parti opposé, et cette abstention est très regrettable avec raison comme une protestation aussi bien marquée par la alliance que par les actes.

Est-ce là une difficulté réelle de la situation ? non : c'est simplement une apparence de difficulté, une ombre qui n'a ni corps ni fond. Que pourraient faire quelques électeurs mécontents à Richmond contre la paix de l'Union entière ! Ce n'est pas là une de ces questions qui se posent, car elles sont toutes résolues avant d'être posées. D'ailleurs, le système d'épreuve du pré-tout est intéressé à respecter les manifestations électorales, jusqu'à ce qu'il en soit des actes décisives, car une élection n'est pas un acte proprement dit, c'est un sentiment. L'acte est réservé à l'élu, au membre du Congrès qui se rallie à l'ordre nouveau en reprenant l'alliance. La Virginie enverra-t-elle jouer dans au Congrès Dix Patrick Henry et autant de Randolph que le président Johnson ne devrait pas en être gêné, et nous croyons très fort qu'en fond de tout ce qui est de cet inquiétude. Mais ce qui peut inquiéter, sérieusement, c'est l'attitude d'un parti originairement et fatalement hostile au Sud, qui cherche à concilier son pouvoir dans l'avenir et qui paraît décidé à se l'infoder à jamais par l'oppression parlementaire et l'arbitraire.

Ce parti, dans la visite du président Johnson à Richmond, sera représenté auprès de lui par M. Stanton et M. Stanton ne manquera pas d'appel parmi les hauts officiers de l'armée qui seront appelés à assister aux conférences. Que pourront-il sortir de là ? En apparence rien de bon pour la restauration parlementaire du Sud. Le Président sera entouré non d'hommes d'Etat, mais de militaires et lui seul avec le nouveau gouverneur Pierpont devra résister à l'entraînement privé de cet entourage. Evidemment M. Stanton aura pour lui tout l'avantage du jeu et si le Président ne perd pas la partie, c'est-à-dire, si le Président ne cède pas, nous regarderons l'épreuve comme décisive contre le parti militaire et le parti radical ultra. Les conséquences en seraient immenses.

CHANGEMENT DE LOCAL — Les bureaux de M. GABRIEL DE FERIET, encanteur, ont été transportés au No 41 du Passage de la Bourse (Exchange Alley) où ils sont actuellement établis.

CARGAISONS DE GLACE—La barque *Cary* est arrivée hier matin de Boston avec 600 tonneaux de glace, consignée à MM. Crane et Smith.

Le navire *Artisan* et la barque *Stanley*, l'un chargé de 750 tonneaux et l'autre de 700 tonneaux de glace, sont arrivés de Boston dans la nuit.

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE BÉRANGER.—Nous avons oublié de parler de la grande fête donnée au Mechanic's Institute à l'occasion de cet anniversaire par les Disciples du grand chansonnier. Béranger fut populaire pendant sa vie et sa mémoire n'a pas cessé d'être populaire. En France, ici et partout où la langue de maître est comprise, son esprit civilisateur tempère, et l'influence des beaux-arts qu'il avait tant se propage avec son génie. Béranger fut toute une époque dans la littérature, dans la philosophie et même dans la politique; mais il fut encore plus une époque dans les mœurs, car jamais poète plus correct et plus pur ne s'empara avec plus d'empire de l'imagination du peuple. Là où Béranger échouait avec le sentiment, il réussissait par la beauté du langage, et là où la forme était peu goûtée, il l'emportait par le sentiment et la force de la pensée. Béranger dominait donc toutes les classes, et nous ne commettrions sûrement aucun de voir son culte établi parmi nous.

La fête à laquelle ce culte a donné lieu samedi a été fort belle et en tous points digne de son objet. La grande et magnifique salle de Mechanic's Institute avait été choisie pour temple, et nos joyeux Disciples se sont temporairement emparés pour célébrer avec plus d'éclat la fête de leur patron illustre. Le programme avait été composé d'une manière savante et habile, tout pour la variété, le gaîté et le plaisir, et rien pour l'ennui.

Nous ne citerons pas les cavatines, les airs, les duos, les marches, les fanfares et les chansons qui ont retenti dans cette immense salle, le concert est passé et personne ne tient à savoir le nom des morceaux de musique exécutés par l'orchestre, mais nous dirons que cet orchestre a été admirablement dirigé par M. Fourmaintraux qui a su donner aux choeurs une précision des plus remarquables. M. Frechet a contribué intimément le concert et montre habile et *Le vieux soldat* a été rendu par M. Keops avec une puissance et une beauté d'organe qui rappelaient les plus brillants souvenirs d'autrefois.

Après le concert, les chansons et les duos, est venu le bal avec un orchestre dirigé par M. Meyer, et alors l'entrain a été complet et la joie universelle, nous soupçonnons fort que chez les Disciples de Béranger comme ailleurs la danse est préférée à la musique. Et pourquoi pas si cela amuse mieux ? On a dansé jusqu'au jour, on ne serait certes pas resté à un concert qui aurait duré la nuit entière.

Cette célébration a donc été fort belle, splendide et le plaisir y a régné souverainement et sans partage. Les fêtes des Disciples de Béranger ont cela de bon que toujours on les regrette, ce qui prouve qu'elles sont bien ordonnées, arrangées et combinées. L'art d'amuser ses gens n'est pas chose facile, mais nous pouvons certifier que non heureux disciples en possèdent le secret, à ce point que pour contenter leurs invités ils devraient quand la fête est finie en annoncer immédiatement une autre pour un jour non éloigné, tout le monde alors s'en irait rari. Ces derniers mots donnent une juste idée du succès de la fête.

Un discours d'élève qui est un discours d'homme.

Dans notre courte notice sur la grande fête donnée le 17 août, à l'ACADÉMIE DE LA LOUISIANE, à l'occasion de la distribution des prix, nous avions dit qu'un élève, M. Clay Claiborne, avait prononcé un discours où se faisaient remarquer tout à la fois des idées graves et sérieuses et d'excellents conseils adressés à la jeunesse du pays. Ces quelques mots ont suffi pour exciter l'intérêt du public, et plusieurs personnes nous ont témoigné le désir de connaître cette composition. Nous la reproduisons donc aujourd'hui dans nos colonnes, non pour faire naître chez l'auteur un sentiment de vanité qui lui serait nuisible, mais pour répondre uniquement au désir qu'on nous a exprimé. Quant aux qualités de style qui distinguent ce morceau vraiment classique, nous laissons à l'appréciation de ceux qui ont le goût et nous bornons à en constater le succès, en ajoutant toutefois que le débit de l'orateur était empreint de cette douce modestie de l'élève qui achève ses études et en même temps de cette assurance calme du jeune homme qui fait dans le monde sa première entrée :

Mesdames et messieurs.

Permettez-moi, au nom des élèves de l'Institution, de vous remercier d'avoir bien voulu embellir et honorer de votre présence cette solennité consacrée à récompenser ceux d'entre nous qui se sont distingués par leur travail et leur aptitude pendant l'année scolaire qui vient de s'écouler. Permettez-moi d'ajouter que la présence ici d'une société aussi nombreuse et aussi distinguée témoigne hautement de l'intérêt que les familles en général portent aux institutions privées dans lesquelles le programme des études les élève au dessus des notions rudimentaires de l'instruction primaire. Je touche ici à une question d'avenir non seulement pour la génération actuelle dont nous faisons partie, mais encore pour notre chère Louisiane si profondément éprouvée. Ses destinées sont maintenant entre les mains des hommes mûrs, bientôt elles seront possibles à celles des jeunes hommes qui grandissent à l'ombre des écoles, appelés à leur tour à exercer sur leur pays l'influence qu'avaient eue leurs pères. Or la tâche sera peut-être difficile, ardue, elle exigera de la part de ceux auxquels elle sera confiée, non seulement une volonté énergique, mais encore des connaissances variées, étendues, qu'on ne puise que dans les études classiques, dans une instruction sérieuse. Dans les luttes d'influence, dans ces engagements contre les doctrines diverses, le succès reste au plus éloquent, alors surtout que cette éloquence s'appuie sur le savoir.

Ainsi donc, afin de conserver la juste influence qui doit lui appartenir en jour sur la direction sociale et morale de son Etat, la jeune génération doit se préparer à l'exercice des privilèges qui résulent de son instruction, en entrant résolument dans la voie des travaux arides en apparence, quelquefois pénibles en début, pour de jeunes intelligences, mais qui, à la longue, à mesure que l'aiguillon s'émousse, que la pensée se fortifie, que l'horizon s'élargit, acquièrent un attrait puissant et deviennent pour des hommes graves la passion de leur vie entière.

Mais en dehors même de ces considérations que je viens d'indiquer, ainsi que de développer, pour démontrer l'utilité des études élevées, combien de carrières honorables ne restent-elles pas fermées devant ceux des jeunes gens qui ne dépossèdent pas le cercle de ce qu'on est convenu d'appeler l'enseignement primaire ? Je ne veux pas les compter ici. Ces carrières perdues, vous les avez déjà nommées. Ne serait-ce pas une véritable déchéance morale pour notre belle Louisiane, si ses enfants ne pouvaient égaler, dans l'exercice des professions libérales, les hommes arrivant des autres Etats, s'ils ne voyaient contraints de faire l'avec tacite de leur infériorité intellectuelle et en abandonnant la place aux nouveaux venus !

Mais ces craintes qui naissent de notre amour ardent pour notre Etat natal, de notre sollicitude pour son intérêts moraux, que nous inspirait le calme de sa réputation et de sa renommée dans le nouveau monde, qu'alimentaient en nous ce vaste et lourd niveau de l'instruction primaire et gratuite, étende sur toute la Louisiane par nos mais trop parcimonieuses, se dissipent heureusement au lire de cette assemblée et nombreuse et si distinguée qui m'écoute. Vous avez compris l'importance nécessité de soutenir ces institutions particulières où toutes les branches de l'enseignement classique sont confiées à des professeurs spéciaux, où l'instruction est libéralement prodiguée. Vous êtes venus approuver, encourager ces entreprises sérieuses destinées à préparer la jeune génération à accomplir avec un certain éclat la mission que lui réserve l'avenir, à entrer dans la lutte avec une certaine somme de connaissances acquises et à s'élever ainsi à la hauteur des hommes qui, dans toutes les carrières, dans toutes les professions, ont fait honneur à leur pays.

Mais votre présence est aussi un juste hommage rendu à l'Académie de la Louisiane et à son éminent directeur, M. Ferriet. Qu'il me soit permis, au nom de mes camarades et en mien, de joindre mes hommages aux vôtres, et d'exprimer lui hautement les sentiments profonds de reconnaissance qu'a fait naître en nous sa sollicitude toute paternelle. Il a su en faire respecter et aimer—chose difficile—de ses élèves par un jeuhes femme et l'amitié ardent qu'il prend à l'éducation des jeunes gens qui lui sont confiés. Qu'il reçoive donc l'expression publique de notre reconnaissance inaltérable et de notre profond dévouement.

Mesdames et Messieurs, laissez-moi encore une fois remercier, au nom de l'Académie de la Louisiane, vous remercier encore pour l'éclat que vous prêtiez à cette fête.

CHAS CLAIBORNE.

—Un fait nous amenait en passe en ce moment dans le comté de Gonzez, en Georgie.

Le *Post Napoléon* annonce que le 3 juillet il régnait dans ce pays un froid si intense que les thermomètres marquaient zéro et chez vus que vous de Sparrow. Les semailles étaient petites en plus en partie en entière dans nos développements.

L'émigration des travailleurs agricoles

(Extrait de la *France*)

Nous avons sous les yeux une petite brochure dont l'auteur met le doigt sur une des plus grosses et des plus importantes questions des moyens : l'émigration des ouvriers agricoles vers les grandes villes.

Le mal a été souvent signalé, mais jusqu'à présent on n'y a pas trouvé de remède. Il s'aggrave même depuis plusieurs années au lieu de s'améliorer. Les travaux d'utilité publique exécutés dans les grandes villes, l'élévation du prix de la main d'œuvre, l'éclat de plus en plus considérable entre les salaires industriels et les salaires ruraux, ont partout déterminé l'émigration des ouvriers de la campagne. Ce fait frappe chaque jour dans la plus directe et la plus décisive. Aujourd'hui, cette situation frappe et préoccupe tous les bons esprits. Nos champs manquent de bras ; notre production agricole s'affaiblit ; le mal touche aux principes les plus essentiels de la société et aux sources nourricières de la prospérité publique. Il faut aviser, sous peine de conséquences graves.

M. Lepargneux, que son expérience dans les bureaux du bienfaisance a mis en contact journalier avec les détresses de nos campagnes, et qui a eu tantôt chaleureux les désillusions qui les attendent dans ces cités populeuses où elles viennent chercher l'aisance et où ils ne trouvent souvent que la misère et le désespoir.

Il y a, dans cette partie de la brochure qui nous occupe, d'excellents conseils et de très chaudes exhortations, mais nous craignons bien qu'ils n'aient pas d'efficacité sur l'esprit des populations rurales. Le démon de la fortune les tentera, l'attraction des grands centres les entraîne, les leçons morales ne parviennent pas à les convaincre.

M. Lepargneux le sent bien, et il cherche à les retenir au village natal et au sol paternel, en y améliorant leur sort, en leur donnant, dans les campagnes mêmes, le bien-être qu'ils vont demander aux grandes villes.

Il propose, dans ce but, d'associer l'ouvrier rural au propriétaire, et d'organiser parmi les populations rurales des sociétés de secours mutuels. Les questions que ce double système nous fait naître sont intelligemment discutées dans la brochure de M. Lepargneux. Certainement ce serait un grand bien si les classes aisées prêtaient aux produits de la terre les ouvriers dont ces produits sont l'œuvre. Le solidarité qui s'établirait par là entre le propriétaire et le cultivateur détruirait les mauvais sentiments et les passions jalouses qui éveillent contre ceux qui possèdent la haine de ceux qui ne possèdent pas.

Quant aux institutions de prévoyance et de mutualité qui ont produit partout de si admirables résultats, il est hors de doute qu'elles rendraient un bienfait pour les habitants des campagnes.

Le difficulté de ces excellentes idées est toute dans leur application.

Il faut bien reconnaître que si le salaire du travailleur agricole est si modique, c'est que la prospérité rurale est loin d'être prospère.

Les revenus de la terre ont, jusqu'à présent, à peine suffi pour faire vivre ceux qui l'exploitent, et quand on songe que le taux de spéculation des immeubles ruraux ne s'élève guère au-dessus de 2 1/2 0/0 on se demande si l'association de propriétaire et de travailleur qu'il emploie peut produire de ces dividendes bienfaisants que se lent donne aujourd'hui leur salaire quotidien.

Nous reconnaissons qu'il y a là une idée de justesse digne d'être méditée, mais nous pensons que la mal est ailleurs que dans l'insuffisante rémunération du travail et du produit, et que c'est ailleurs aussi qu'il faut chercher le remède.

Le mal profond est dans les souffrances de la propriété foncière. Le sol ne produit pas assez pour que le grand atelier qui l'exploite puisse satisfaire à la fois les intérêts de maître et ceux des ouvriers.

Une désagréable cause de cette insuffisance, c'est la division excessive des domaines, conséquence naturelle de la loi des successions et de la révolution économique et sociale qui s'est faite parmi nous.

Décrire cette cause, qui touche au principe sacré de l'égalité, c'est impossible, il faut se borner à en énoncer les effets.

Comment cela ? En la prenant corps à corps dans son élément constitutif.

C'est la dispersion des forces qui détermine la misère et l'appauvrissement de l'agriculture, c'est sa réunion en une force qu'il faut réaliser.

La question ainsi posée, la solution se présente d'elle-même.

L'association des individus et des capitaux qui a fait la richesse de l'industrie moderne, fera aussi la richesse de l'industrie agricole.

A côté des grandes exploitations agricoles, soit qu'elles appartiennent au propriétaire, soit qu'elles appartiennent à des sociétés financières, soit qu'elles forment une sorte de syndicat des petits propriétaires dans chaque pays, en substituant les grandes exploitations à la petite culture, qui est incompatible avec le progrès, en introduisant partout les améliorations qui, dans certaines contrées, ont fait de l'art agricole une science merveilleuse, en employant les excellentes machines que leur prix élevé, les difficultés d'application interdisent aux petits cultivateurs, en doublant la production, on pourra augmenter les salaires, et par là on ramènera aux champs ceux que bientôt qui les désertent.

L'heure est venue, pour les hommes d'initiative, de diriger vers l'industrie agricole cet esprit inventif et ces combinaisons savantes qu'ils consacrent depuis si longtemps aux autres entreprises industrielles.

Les chemins de fer sont presque terminés. Il est orné le véhicule des produits. Il faut désormais créer les produits et développer, sur les points les plus reculés du territoire, tous les éléments de richesse dont les voies ferrées doivent favoriser la circulation et l'échange.

Là est la vraie question. Si l'on peut organiser de grandes compagnies agricoles, elles transformeront bientôt le sol national, comme les grandes compagnies ont transformé en peu d'années l'industrie et le crédit public.

CHRONIQUE LOCALE

TEMPERATURE.

THERMOMETRE DE C. DUMAREL, OPTICIEN, *No 46, rue de Chartres.*

	Fahrenheit.	Centigrade.
21 août 1865	82.	27 1,2
6 heures du matin	87	30 1,2
midi	89	31 1,2
3 heures du soir	89	31 1,2
5 heures	86	30

MORTALITÉ—Il y a eu 170 décès dans les 24 heures de la Nouvelle-Orléans, du 14 au 20 août inclusivement.

Les maladies qui ont fait le plus de victimes sont : la consomption, 13 ; les coups de soleil, 11 ; la fièvre cérébrale, 10 ; l'apoplexie, 7 ; l'entérite, 7 ; la fièvre typhoïde, 7 ; la dentition, 6 ; la fièvre congestive, 6 ; la diarrhée chronique, 5 ; l'hydropisie, 5 ; la dysenterie aiguë, 4.

Age—Au-dessous de 1 an, 22 ; de 1 à 2 ans, 11 ; de 2 à 5 ans, 13 ; de 5 à 10 ans, 7 ; de 10 à 15 ans, 3 ; de 15 à 20 ans, 5 ; de 20 à 25 ans, 4 ; de 25 à 30 ans, 18 ; de 30 à 40 ans, 20 ; de 40 à 50 ans, 18 ; de 50 à 60 ans, 13 ; de 60 à 70 ans, 9 ; de 70 à 80 ans, 3 ; de 80 à 90, 2 ; non déclarés, 12.

Nationalités—Angleterre, 4 ; France, 12, Allemagne, 11 ; Irlande, 27 ; Italie, 3 ; Ecosse, 1 ; Suède, 1 ; Etats-Unis, 72 ; Antilles, 1 ; non déclarés, 36.

Il est mort 126 blancs, 28 nègres et 11 mulâtres.

LE MEURTRE D'ABRAHAM WASHINGTON.—Nous avons annoncé deux noirs de notre ancienne, qu'un homme de couleur du nom d'Abraham Washington, dont nous, chez lui, dans la rue St Bernard. Le cercueil a pratiqué, hier, la levée du cadavre. Le verdict du jury coroner que Washington est mort, samedi soir, des suites d'un coup de couteau donné à la tête, le 8 courant, par Joshua Washington.

M. Edward Hodges a été porter le coup. L'arme est restée enfoncée dans la tête jusqu'au moment où il l'en a retirée. Il a passé la bise.

Il a été prouvé que l'homme avait marché dans la maison, qu'il était même allé en ville, qu'il est revint au jour privé de sa raison et mourut peu après.

ENQUÊTES—John Hart, Irlandais, âgé de trente-deux ans, est mort des suites d'un coup de soleil, dans la rue Notre-Dame.

—Paul Manor, de cette ville, âgé de vingt-deux ans, est mort de paralysie, dans la rue des Français.

—Le Dr Hire annonce qu'il a tenu une enquête sur le corps de Geo. Harris, jeune garçon de couleur, âgé de dix ans, né en Louisiane. Verdict, noyé par accident, samedi, après-midi. On a trouvé le cadavre au pied de la rue Conti.

ENREGISTRÉS ET ENTERRÉS—Le nombre de victimes enregistrées ainsi, hier après-midi à trois heures, est 4,960 ; total des mortalités, de 2,727.

COUR PRÉVOTALE—Un homme de couleur qui avait deux convertures du gouvernement a été condamné à deux jours de prison.

Un soldat de couleur qui avait caché des armes sur lui et insulté la police, a été envoyé en prison pour un mois.

Un autre soldat de couleur qui avait menacé de tuer un officier de police, a été envoyé devant une cour martiale.

Nombre de victimes en Angleterre.—Voici, d'après les dernières renseignements, le nombre des décès qui ont été opérés à prendre part aux élections parlementaires qui viennent d'avoir lieu dans le Royaume Uni d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

Le nombre des électeurs pour l'Angleterre et le pays de Galles, dans les comtés et les bourgs représentés, — de..... 1,057,017
Pour l'Ecosse, de..... 161,737
Pour l'Irlande, de..... 253 246
Total..... 1,472,000

PAR LE TELEGRAPHE.

DEPECHES TRANSMISES A L'*ABEILLE*

CONVENTION DU MISSISSIPPI.

Amendement constitutionnel.

Vote.

Incendie de bateau à vapeur.

Terrible collision de pompiers.

Restitution des biens confisqués aux personnes pardonnées.

Gouvernement militaire dans la Caroline du Sud.

NOUVELLES D'EUROPE.

Propagation du choléra à Constantinople.

LE CABLE EN ANGLETERRE.

Lettre de toute pour continuer l'amore.

Bruit d'envoi de troupes françaises au Mexique

Marchés de Liverpool.

Jackson, Miss. 21 août 1865 — L'amendement constitutionnel suivant vient de passer à la convention par un vote de 86 contre 11 : l'institution de l'esclavage ayant été détruite dans l'Etat du Mississippi, si l'esclavage et la servitude involontaire, excepté comme punition pour crime lorsqu'il y aura condamnation avec forme de procès, n'existent dans l'Etat, et la législature à sa prochaine session et par la suite, quand l'intérêt public le requerra, pourvoira par la loi à la protection et à la sécurité des personnes et des biens des affranchis de l'Etat et à la préservera eux et l'Etat de tous les maux qui peuvent résulter de leur émancipation soudaine.

Telle est substantiellement la portion prise par le *News* de cette ville.

New York, 19 août—Les bâtiments blindés se réunissent dans le chenal de Clark, rivière Delaware.

Un autre employé de banque est parti avec $10,000.

Le steamer Crawler a brûlé aujourd'hui sur la Supérieur.

On dit que le gouvernement refuse d'autoriser de nouvelles banques nationales.

New York, 21 août—Il y a eu aujourd'hui une terrible collision de pompiers. Quelques uns ont reçu des blessures fatales.

Le contrat pour transporter la malle de Vera à la Nile Orléans a été concédé à la compagnie Atlantique du Mississippi.

Le gouvernement a ordonné la restitution des biens saisis et détenus maintenant par le Bureau des Affranchis, aux personnes pardonnées, à la condition d'indemniser les nègres pour le travail qu'ils auront fait.

L'investigation militaire sur la conduite du général Hatch au fait à Charleston. Le général Gillmore dit que l'autorité militaire gardera le contrôle de l'Etat de la Caroline du Sud jusqu'à ce qu'un gouvernement civil y soit organisé.

Or et coton à New York le 19 et le 21.

New York, 19 août, midi—Or, 143 7/8 à 144 New York, 21 août—Or ouvert à 144 1/4 coton 44

New York, 21 août—Le steamer Belgian, parti de Liverpool le 11, est arrivé. Le coton n'a pas varié. Ventes de la semaine, 65,000 balles. Middling 19 1/4.

5 heures 30 pas de changement

L'occasion de la Banque d'Angleterre a diminué d'un quart de million.

Le choléra dévoie ses ravages à Constantinople.

On tache de lever 30,000 livres sterling pour pouvoir poursuivre l'œuvre de la pose du cable.

On dit que 6,000 hommes de troupes françaises sont en route pour le Mexique.

Le parti progressif en Espagne est résolu de voter aux prochaines élections.

LE NOUVEAU MAGNOLIA—Ce magnifique bateau qui est tout neuf partira pour ST LOUIS et les autres villes intermédiaires, vendredi, 25 courant, sous le commandement du capitaine John Cain, commandant, et son commandant, M. C. M. Bender, contrôle les affaires du bord.

Il partira de la Magnolia et sera construction et élégance et il [illegible] que pour les journaux de l'Ouest on est fait le description. Il a 270 pieds de long sur 47 de large, et toutes les précautions ont été prises contre le feu qui ne peut jamais l'atteindre. Voilà bien des raisons pour faire une excursion sur le vapeur Magnolia.

POUR JEFFERSON, TEXAS—La magnifique barque à vapeur PARTY GILBERT partira en sus à 5 heures pour Jefferson et Shreveport. C'est le premier voyage de Gilbert dans cette ligne et comme il tire fort peu d'eau, il ne doit pas manquer de trouver de la cargaison. Les conditions sont R. Kenny commandant et M. Tom J. Gerard en sus. Pour fret ou passage s'adresser à bord ou à l'office du capitaine John S. Wood.

POUR LA RIVIERE OHIO—Ceux qui veulent aller à Cairo ou à Louisville feront bien de ne pas manquer que le superbe bateau INDIANA partira en sus, à 5 heures. Pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou au commandant du capitaine J. Stell Hall et les affaires en sont traités par M. W. W. Collins, commis.

POUR VICKSBURG—Ceux de nos lecteurs qui veulent se rendre à la ville des collines seront charmés de savoir que le superbe bateau de la ligne de Natchez, part ce soir, à 5 heures, avec le capitaine John S. Woodall et l'intendant M. George A. Williamson, commis. Voyez l'annonce.

POUR LA RIVIERE ROUGE—Le vapeur ELEANOR, bateau très connu dans cette ligne, partira ce soir à 5 heures. Pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou au commandant le capitaine S. Levy qui a pour commis M. Chandler Spillan. Le fret est bonne et les affaires faciles.

POUR LA RIVIERE ROUGE—Le pionner ERA, nouveau vapeur de grande vitesse d'une partira en sus à 5 heures pour Jeffersons, Cedar, Shreveport et tous les autres points situés sur la Rivière Rouge. L'Era en est à son premier voyage. Ce beau bateau est commandé par le capitaine John Kinney, machine très favorable. Pour fret ou passage, s'adresser à bord.

POUR LE BAS DE LA RIVIERE ROUGE—Le steamer SAINT ARMAND partira en sus à 5 heures pour Alexandrie et les autres points. Il est commandé par le élégant et populaire capitaine P. M. Chambers, commis de M. H. O. Beaudet qui s'occupe des affaires de bord. Pour fret ou passage, s'adresser à bord.

POUR SHREVEPORT—Un des meilleurs bateaux de cette ligne est le vapeur INDIAN No 2, qui partira régulièrement de cette ville à 5 heures. Mr. H. M. Hall est le commandant et Mr. E. H. Cooper, commis, sont des gens très capables, habitués de la confiance de leurs commettants.

LIGNE DES NEGOCIANTS ET DU PEUPLE—Partira, mardi, à 2 3/4 de l'après-midi, à 5 heures du soir, pour Loutcheta et Cairo, Memphis, Vicksburg, Helena, Napoléon Rosset et tous les points intermédiaires, le vapeur ALEXANDRIA. Le bon bateau INDIANA, commandant, le capitaine John Stell, commandant, et M. W. W. Collins, commis, qui s'occupent des affaires de bord. Pour fret et passage, s'adresser à bord.

POUR LES OPELOUSAS—Ce soir à cinq heures, partira pour les Opelousas le P. D. HIRE, commandé par le capitaine Alfred Parmelé dont l'adjudant est un ancien capitaine très favorablement connu pour l'expédition des affaires, le commis James Ball.

—SERVICE FUNEBRE—

Un service funèbre sera célébré à l'église Cathédrale St. Louis, le LUNDI, 28 août courant, à 7 1/2 heures du matin, pour le repos de l'âme de feu Jean Jean Vve F. F. Lacoste, décédée le 19 courant, à l'âge de 72 ans. Les amis et connaissances de la famille sont priés, sans autre invitation, d'y assister.

Mardi soir

Décédé, hier soir, à 9 heures, à l'âge de 9 ans, THEOPHILE, fils de Manuel Valente et de Josephine Lopez décédés. L'enterrement aura lieu cette après midi à quatre heures et demie. Son corps est exposé chez son beau-frère J. M. Drake, rue St Antoine, entre Moreau et Urquhart.

Décédé, hier, à 6 heures du soir, à l'âge de 40 ans, GERARD DARET, fils de Mme Veve Darget. Les amis et connaissances de la famille sont priés, sans autre invitation, d'assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi. Le convoi partira de la rue Dauphine, No 12, entre les rues Chartres et Levée.

ATTENTION.

☞ Le Shérif procédera aujourd'hui, à midi, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, à la vente à l'encan d'un grande variété pour le solde de $ 12 100 [illegible]—Voir aux annonces.

☞ Cette [illegible] Bourse des Négociants et des Encanteurs, J. P. Boisson, encanteur, samedi, 26 courant, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, pour le compte de la commission Vieuxchapelle, trois propriétés de prix situés à Gretna, en face du ferry de St Thérèse. Les acheteurs devront bien s'offrir aux conditions que propriétés avant le jour de la vente.

QUINCAILLERIE—Ceux qui ont besoin de la véritable coutellerie de poche de Rodgers, de quincaillerie d'étagère, compasses, équerres, boîtes, [illegible], guitares, violons, vis, [illegible], &c., qui apparaît sur la vente de cette ville, au stock de L. S. Fobler, au No 93 de la rue Vieille Levée, en vente, à 10 heures, par l'entremise de M. D. E. Murphy, encanteur.

DISPOSITION DES MARCHANDISES.

MM. les [illegible] sont priés de se rendre aujourd'hui, MARDI, 22 courant, à 8 heures P. M., au nouveau local de la vente, au magasin Chartres et Hôtel.

A. LAMARRE,
[illegible]

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle.

Assemblée Générale.

MESSIEURS les sociétaires sont informés qu'une assemblée générale aura lieu DIMANCHE, 27 courant, à 4 1/2 P. M., à la salle de la société rue Bienville.

Les membres honoraires sont invités à y assister.

Par ordre du président :
C. BRIAND,
Secrétaire.

BULLETIN FINANCIER.

Lundi soir, 21 août.

Il ne s'est rien passé d'important, aujourd'hui, sur le marché, mais la demande de notes a été plus intime et il n'est vendu plus de 3000 ballots. Les prix ont cédé beaucoup, surtout depuis les dernières nouvelles mauvaises venues de New York, une diminution sensible de l'approvisionnement, plus de place à bord des steamers et un taux plus facile dans la Cité. Une lettre commerciale de Liverpool, datée du 12 juillet, cote le Middling à 19 1/2 à 19 3/4 d, c'est-à-dire 1/2 à 3/4 d de moins que le prix le plus élevé ; cette baisse avait été causée par des rapports venants des Etats Unis et d'après lesquels, le gouvernement fédéral avait de sérieuses craintes, qu'il y avait 90,000 balles de vieux coton dans le Sud. Les MM. James Hewett & Co. cotent le Middling, le 18 juillet, à 19 1/2 à 19 3/4 d et terminent la baisse en même temps auquel on semble généralement avoir cédé fut. Les détenteurs n'ont sont d'opinion que quand on aura convaincu 15 ans de l'étendue réelle du chiffre, ils pourront mieux résoudre favorable. La Rivière Rouge est encore navigable, mais elle tombe rapidement, et la quantité de coton diminue toujours, dit-on. Il est en vrai, il ne coûte guère d'attendre à renverse des cargaisons nombreuses jetées ensuite.

Le 21 courant cotons à 146 3/4 à 147—trente de la cotonne, samedi soir. Il n'y avait que 4500 à bord du *Star of the Union*, mais l'arrivée de comme considérables par le *Morning Star* a eu son influence sur le marché. Les opérations commencent 27 600, à 27500, 16 000 à 15 000 à 146 3/4, 27 000 à 146 7/8, 15,000, 26,000, 27,000 et 26,000 à 147 ; 22,000 à 147 1/4. Le marché a clos à 146 3/4 à 147—Il n'a pas été enregistré de vente à l'argent, les deux plusieurs amériques ne sont cotées à 141 à 142.

Le change demeure assez bas et sans demande. Le mouvement est de 28,000 livres sterling et 450 000 franc